

ALBUM UNIVERSEL

BUREAU DE RÉDACTION;
Edifice de "La Presse," 55 rue Saint-Jacques.

Boîte du Bureau de Poste pour la correspondance, 758.
Tiroir du Bureau de Poste pour les journaux, 2191.

Quatre mois, \$1.00. - Payable d'avance
Un an, - \$3.00. - Six mois, - \$1.50



L'enquête sur le naufrage du "Mersey" vient de finir, après avoir révélé des faits révoltants.

Parti de Rimouski le 10 août, le "Mersey" se rendait aux Sept-Iles, un voyage d'une demi-journée, quand, vers midi, une voie d'eau se déclara. Le navire était vieux, 33 ans, et dans un tel état, que plusieurs matelots avaient refusé de faire partie de l'équipage, craignant avec raison qu'il n'arrivât malheur.

Le navire avait-il touché ou la voie d'eau s'était-elle déclarée par suite du mauvais état de la coque, nul ne le sait, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le capitaine se rendit si bien compte de la gravité de la situation qu'il donna l'ordre de mettre une chaloupe à la mer, — la chaloupe plutôt, puisqu'il n'y en avait qu'une.

En pareil cas — et à défaut du code maritime, c'est le code de l'honneur et de la coutume qui le dit — le devoir du capitaine est de rester le dernier sur le pont et de ne quitter son navire qu'après avoir veillé au sauvetage des passagers et de l'équipage.

Ce n'est malheureusement pas ainsi que les choses se sont passées.

Affolés, perdant la tête, pris de vertige, le capitaine, son second, et le premier mécanicien, c'est-à-dire les trois officiers, ceux qui devaient rassurer l'équipage et présider au sauvetage, se jetèrent dans la chaloupe, prirent les rames et se dirigèrent vers la terre, ne songeant qu'à sauver leur misérable peau, qui contenait une âme plus misérable encore.

Les cris des malheureux qu'ils abandonnaient sur le navire prêt à sombrer les laissèrent insensibles, et, quand en sûreté à terre, ils se détournèrent enfin pour voir ce qu'était devenu le "Mersey", rien ne parut sur la mer; le drame était fini.

Que se passa-t-il à bord, pendant que ces hommes manquaient ainsi à leur devoir, combien de temps dura l'agonie des cinq malheureux abandonnés ?

Autant de questions qui resteront toujours sans réponse.

Des épaves recueillies plus tard prouvent cependant que ces pauvres jeunes gens, sans expérience, construisirent à la hâte une sorte de radeau peu solide, à l'aide de planches et de portes qu'ils arrachèrent à bord, qu'ils réunirent tant bien que mal, et sur lequel ils durent chercher à gagner la terre.

La mer les engloutit.

— L'enquête a prouvé tout cela.

Et maintenant, n'est-on pas épouvanté à la pensée des souffrances morales que doivent éprouver ces trois êtres qui ont assisté à la mort de cinq beaux et forts jeunes gens, sans faire le moindre effort pour les sauver.

Je parle des remords des trois survivants, en admettant qu'ils soient susceptibles d'en éprouver, car on se demande de quelle boue ils ont été pétris pour se conduire ainsi.

Le capitaine pleure et ne trouve rien autre chose à dire qu'il va devenir fou.

Ses larmes ne rendront pas la vie aux pauvres noyés.

Le second, en se voyant arrêté, comme son capitaine, sous la terrible accusation d'avoir causé mort d'homme, est resté complètement impassible et s'est contenté de dire : "C'est bien."

Quant au mécanicien, âgé et malade, on l'a laissé en liberté.

Un troisième accusé a cependant été arrêté, le propriétaire du navire, qui savait très bien que son bâtiment ne valait pas quatre sous, et qui s'en servait néanmoins pour faire quelque argent, sans souci de la vie de ceux qui étaient à bord.

Tous trois comparaitront devant la Cour d'Assises, et il faut espérer que la sentence qu'ils recevront, s'ils sont reconnus coupables de l'accusation qui pèse sur eux, sera proportionnée à l'énormité du crime commis.

En attendant, cinq familles sont plongées dans les larmes.

Oh ! les drames de la mer !

— Tout le monde sait que les jeux du sport ne se pratiquent pas toujours d'une manière purement récréative et scientifique, et que l'on a souvent à déplorer la brutalité de certains joueurs.

Il arrive malheureusement parfois des scènes vraiment déplorables, qui se terminent par des accidents — on appelle cela des accidents — qui ont des conséquences très sérieuses.

Que de jeunes gens sont devenus sourds, défigurés ou infirmes pour cette seule cause !

Dimanche dernier, c'est Québec qui était le théâtre d'un spectacle si révoltant que nombre de spectateurs l'ont qualifié de boucherie.

On jouait à la crosse, ce jeu si élégant, si scientifique et si émouvant quand il est bien joué, et si dégoûtant quand il se transforme en bataille.

La crosse est, dit-on, un jeu sauvage, mais comme me le disait dernièrement un indien civilisé, il est devenu tellement brutal que les sauvages ne veulent plus le jouer avec les blancs.

Il en est de même du jeu de ballon, du football, qui est souvent une occasion de rixes et de coups, et dans lequel alors l'habileté n'a plus rien à faire.

Le jeu de ballon existe encore en France, en Bretagne, où on le jouait d'une manière vraiment sauvages, il y a quelques années. J'espère que, le progrès aidant, on en est arrivé à le jouer plus pacifiquement, au pays si bien chanté par Botrel.

On l'appelle, là-bas, le jeu de la "soule".

La soule est un ballon de cuir, gonflé de sable, et le jeu consiste à pousser la soule dans la commune où la joute a lieu ou à l'emporter dans la commune des "gars", qui viennent en disputer la possession.

Ce n'est pas un jeu d'enfants, comme on va le voir :

Emile Souvestre raconte l'épisode suivant qui a signalé, il y a quelques années, une des fêtes de la soule :

Le plus fort "souleur" d'alors était un nommé François, de Pontivy; un seul homme lui avait disputé quelque temps sa supériorité; c'était un paysan de Kergrist, nommé Ivon Marker, mais François avait fini par lui enfoncer une côte, et Ivon en était mort. Le fils d'Ivon, Pierre Marker, voulut succéder aux prétentions de son père: il ne fut pas plus heureux; François lui creva un oeil à la soule de Cléguera et lui cassa deux dents à celle de Séglien. Depuis ce temps, Pierre Marker avait juré de se venger. Peu après, une soule eut lieu à Stival; les deux antagonistes s'y rendirent; François y fit merveille, comme toujours, mais remarqua, cette fois, non sans surprise, que Pierre ne s'attaquait plus à lui, et même semblait l'éviter. Il n'en continua la lutte qu'avec plus de vigueur, et, comme toujours, finit par s'emparer de la soule, qu'il emporta triomphalement à travers champs. Mais, après une course d'une demi-heure, harassé de fatigue et n'entendant plus aucun bruit, le souleur se crut seul et s'arrêta pour souffler.

Bientôt, François se releva et recommença à courir vers un ruisseau qui séparait la commune de Stival et celle de Pontivy. Déjà il voyait les saules qui le bordaient, lorsqu'il entendit derrière lui ce bruit mou et particulier que font les pas d'un homme qui court les pieds nus. Il se retourna; de loin, dans l'obscurité du chemin creux, il aperçut une ombre qui s'avançait rapidement vers lui. Le vieux souleur eut peur, car il se sentait trop faible pour se défendre, et il était trop loin pour espérer du secours des siens. Il se décida à fuir et, rassemblant toutes ses forces, reprit sa course vers le ruisseau. Mais le bruit des pas qui le poursuivaient devenait toujours plus voisin... Il fait son dernier effort, il touche aux saules, son pied est déjà dans l'eau! Dans ce moment, un cri part derrière lui, à son oreille, un cri qu'il reconnaît. François veut traverser d'un

bond le court espace qui lui reste à franchir, mais, épuisé, il retombe lourdement sur les pierres aiguës qui forment le lit de la rivière...

En revenant à lui, il sent un genou sur sa poitrine, et la figure de Pierre est contre la sienne, avec son oeil borgne et sa bouche sans dents, qui sourit d'une manière horrible. Par un mouvement insinatif, Pierre étend la main vers la rive gauche, car cette rive, c'est la commune de Pontivy, et s'il la touche il est sauvé.

Mais le paysan a saisi cette main de son poignet de fer.

"Tu es en Stival, bourgeois, dit-il, j'ai droit sur toi". — Lâche-moi, chouan, cria l'ouvrier. — Donne-moi la soule. — La voilà, lâche-moi à présent. — Tu me dois encore quelque chose, bourgeois. — Quoi donc? — Ton oeil" hurla Pierre. Et son poing s'abattit sur l'oeil gauche de François et le fit jaillir de son orbite. — "Lâsse-moi, assassin! criait celui-ci. — Tu me dois encore tes dents, bourgeois!" Et les dents du Pontivien lui tombèrent brisées dans la gorge. Mais ce ne fut pas tout: saisissant sous son bras la tête de son ennemi, Pierre, comme pris de folie furieuse, se mit à la lui marteler à coup de sabot.

Le lendemain, on trouva François, ne donnant plus signe de vie, gisant dans le ruisseau. Il resuscita, cependant, mais, forcé de subir l'opération du trépan, il demeura borgne et idiot.

Quant à Pierre, traduit en Cour d'Assises, il se borna à répondre pour toute défense: que François était en Stival quand il l'avait rencontré, et que c'était comme ça qu'on jouait à la soule. Il fut acquitté, et les soules furent défendues pendant quelques années.

Je n'ai pas cité cette partie de soule pour le seul plaisir de la chose, mais surtout pour démontrer à quel point on peut en arriver quand on commence à jouer brutalement.

— Tout n'est pas rose dans la vie des savants.

L'éruption du Vésuve, qui fait en ce moment son petit bonhomme de chemin, sans causer trop de dégâts, a failli jouer un mauvais tour à un savant autrichien.

Ce brave homme, qui, tous les matins, depuis plusieurs mois, tâtait le poulx de la montagne célebre, ou en d'autres termes, l'observait avec attention, s'aperçut qu'une éruption était proche, et crut devoir en avertir les Napolitains, les engageant à se tenir sur leurs gardes, ne sachant jamais jusqu'où peuvent aller les colères de ces souterrains de la terre embrasée.

L'avis était bon, mais les Napolitains ne sont pas Italiens pour rien, et quand ils virent que le volcan commençait à vomir feu et laves, ils ne trouvèrent rien de mieux à faire que d'accuser l'Autrichien d'être la cause de l'éruption, parce qu'il avait le mauvais oeil.

Or, avoir le mauvais oeil, en Italie, est chose grave, et on crut être bien généreux envers le savant en lui ordonnant de quitter Naples au plus vite, ou sinon...

Sinon, on comprend, et déjà on voit briller la lame du stylet qui doit s'enfoncer entre les épaules du "jettatore", du jeteur de sorts.

On peut être jettatore, sans le savoir et sans vouloir causer le moindre mal. On naît jettatore, on meurt jettatore, car la "jettatura" est incurable.

Les Italiens ont une peur affreuse du jettatore.

S'il regarde attentivement votre maison, disent-ils, le feu ne peut tarder à s'y mettre; si ses yeux s'arrêtent sur un couvreur, le malheureux tombe du toit; en sa présence, et fatalement, vous ne manquez jamais de briser quelque objet précieux, de casser le ressort de votre montre, de vous embarrasser dans les jambes d'un chien et de dégringoler les escaliers; il suffit même de l'avoir rencontré pour que toute la journée soit mauvaise; vous manquerez, ce jour-là, les affaires les plus certaines; vous changerez un billet de banque et l'on vous rendra de la fausse monnaie, etc.

On dit que le jettatore est ordinairement malgre et pâle; il a le nez en bec de corbin et de gros yeux, qu'il a le soin de recouvrir de lunettes.

Chez nous, si l'on ne croit pas aux jeteurs de sorts, nombre de gens sont encore influencés par ce qu'ils se figurent être des présages.

La rencontre d'un bossu, selon le chemin qu'il suit, a son importance, d'après certaines personnes.